

ÉCOCÈNE
SEUIL

Geneviève Pruvost
Alain Marcom
Aymone Nicolas

AVEC LA TERRE

CONSTRUIRE, HABITER, DANSER

AVEC LA TERRE

Geneviève Pruvost, Alain Marcom,
Aymone Nicolas

AVEC LA TERRE

Construire, habiter, danser

Éditions du Seuil
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX[e]

ISBN 978-2-02-158841-5

© Éditions du Seuil, octobre 2026

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la directive (UE) 2019/790.

www.seuil.com

Introduction

PEAU DE TERRE ET POT DE CIMENT

Ce livre est un essai. Une invitation à faire des essais partout où les essais sont possibles, en vous munissant d'une pelle pour creuser sous la couche arable. Le trottoir en bas de chez vous est débitumé pour travaux, vous prélevez de la terre. Vous avez accès à un bâti avec jardin, vous prélevez de la terre. Vous vous promenez à travers champ, vous prélevez de la terre. Et chaque fois, vous regardez de tous vos yeux les strates mises à nu, vous touchez la terre. Vous la mouillez ensuite pour en faire une pâte que vous roulez entre vos mains et vous voyez si se forme une boule qui se tient.

Ce geste est un acte politique.

Trou de mémoire

Comment en est-on arrivé à la situation inédite d'avoir oublié que la terre n'était pas seulement nourricière mais promesse d'abris solides et durables ? Ne pas s'essayer à la terre qui colle et se mue en matériau de construction, c'est comme s'interdire de mettre une graine dans un potager et se priver d'en manger le fruit. C'est pourtant dans ce trou – ce trou de mémoire – que nous avançons à grands pas. Si les gens des Nords industrialisés parviennent encore à se représenter le cycle de vie du blé, il leur est devenu presque impossible d'associer un tas de terre à du bâti.

Imaginer l'impensable, c'est aussi comprendre qu'une seule matière puisse remplacer une grande partie des matériaux de construction : les terres qui contiennent suffisamment de liants argileux sont abondantes sur toute la planète. C'est une matière éminemment polyvalente qui, suivant les mélanges, permet de porter des murs de six étages, d'isoler du chaud et du froid, du bruit, de l'humidité, de faire des enduits, de fabriquer des peintures. Cela fait des millénaires que les êtres humains mettent en œuvre la terre sans la cuire, en la faisant sécher à l'air, au soleil, au vent. Les longères normandes et les *bangas* à Mayotte sont en torchis ; des cités néolithiques, des villages de la cordillère des Andes et des bâtiments urbains dans la région toulousaine sont en adobes ; des manoirs bretons, des maisons tchèques sont

en bauge ; une partie de la muraille de Chine, du centre de Lyon et des villages fortifiés au Maroc sont en pisé.

Dans les pays du Nord, ce savoir-faire ne fait plus partie des compétences ordinaires, partagées entre les générations, les genres et les classes sociales. On en a oublié jusqu'aux mots de cette architecture : rares sont celles et ceux qui savent que les adobes sont des briques non cuites, que le pisé est de la terre damée entre des planches, dites des « banches », que le torchis vient combler un pan de bois et que la bauge est constituée de mottes empilées à l'état humide. Force est de constater que la plupart des personnes n'associent le cru et le cuit qu'à l'expérience culinaire et ne saisissent pas l'enjeu social, politique et écologique de cette distinction en matière de construction. Dans le monde industriel, toutes ces techniques semblent d'un autre âge, relever d'une pauvreté subie ou réservées à un ailleurs exotisé.

Et pourtant, du giron de la terre pétrie par des mains habiles peuvent naître des murs et des voûtes qui tiendront infiniment plus longtemps que le béton armé. Le bâti en terre crue peut être perpétuellement rénové à bas coût sans jamais constituer un déchet : il suffit de remouiller la terre et de lui redonner une forme. L'argile colle à l'argile. Impossible de faire une telle opération avec le béton, le ciment, la chaux, la résine, le plastique.

Presque toutes les terres sont bonnes à bâtir et ont été bâties. C'est l'un des secrets les mieux gardés du capitalisme qui table sur la rareté et les monopoles. Comment

en sommes-nous arrivés à considérer que seuls les enfants[1] avaient le droit de prendre une pelle, des seaux, de l'eau, de la terre et de s'en mettre plein les mains ? L'humanité n'a pas attendu les fours à chaux, à brique, à ciment à 900, 1 200 et 1 450 degrés, ni les camions-toupies, les grues, les ingénieur·es, les architectes pour se protéger de la pluie, de la sécheresse, stocker du grain et décorer son intérieur. L'impensé va cependant plus loin encore : pour beaucoup d'urbain·es, la construction en terre crue est une technique qui ne relève ni du passé, ni du présent, ni du futur. Elle est ignorée. Pour avoir à ce point oublié l'existence même de ce matériau dans les régions du monde les plus industrialisées, il faut des interdits très profonds, des fermetures d'imaginaire et un ordre social puissamment organisé. Au XXIe siècle, il est devenu évident de recouvrir le sol d'une calotte imperméable de béton, de bitume et d'enfouir nos déchets toxiques. C'est un changement anthropologique majeur que de considérer que la terre n'est plus cette peau qui nous enveloppe et au sein de laquelle on respire.

La bascule qui nous a conduits à habiter dans des matériaux cuits ne relève pas d'une attraction spontanée pour des équipements lourds, coûteux, impliquant une longue chaîne d'hyperspécialisation. Comme pour le reste de l'industrialisation de nos modes de vie, il a fallu que soit menée une conquête sans merci pour remplacer les savoir-faire vernaculaires par des process standard. L'essor industriel des villes et les guerres mondiales ont joué un rôle bien

connu dans la destruction de bâti ancien, impliquant des (re) constructions massives à la hâte et l'imposition d'une division du travail qui ne va pas de soi : le principe élémentaire de fabriquer soi-même ses matériaux en tant qu'artisan·e ou autoconstructeur·ice a été remplacé par l'achat de matériaux prêts à l'emploi (parpaing, moquette, carrelage, peinture). Avec l'industrialisation, le bâtiment s'est aussi masculinisé. Ce sont très majoritairement des hommes qui travaillent dans les carrières de sable, de gypse, qui conduisent les camions de transport, exercent le métier de maçons, d'ingénieurs, se trouvent à la tête des multinationales du BTP et sont élus en tant que maires bâtisseurs. Seul le métier d'architecte s'est féminisé. Nous sommes au terme de ce processus : les écoles professionnelles du BTP se voient offrir des palettes de sacs de ciment pour des apprentis et la majorité des bourses de thèse est allouée aux recherches sur les matériaux industriels.

Ces évolutions qui touchent de plein fouet la maçonnerie ne semblent pas avoir soulevé de révolte dans la profession : alors que des paysan·nes ont témoigné dans des écrits de l'exode rural et de la fin de la petite polyculture-élevage, nous manquons d'histoires sur la dernière fois qu'une grange en pisé a été collectivement maçonnée avant de passer au parpaing et aux poutrelles en acier. Où sont les mobilisations collectives, les cris de colère ? Ce silence est d'autant plus sidérant qu'il y avait des quantités de paysan·nes-artisan·es à détenir ce savoir-faire de subsistance, qui fut éclipsé sans nostalgie apparente, suivant un ordre colonial qui institue

des techniques comme « développées » et d'autres comme primitives et archaïques, à mettre au rebut.

Le cas de la terre crue permet de penser un processus d'extension du capitalisme qui relève du recouvrement – et non de la seule disparition au profit de techniques propriétaires et brevetées : des maisons en terre existent encore, pour partie plâtrées, tapissées, enrobées de ciment, laine de verre, polystyrène. C'est une performance du BTP que d'avoir produit ce statut fantôme en effaçant la présence quotidienne de notre peau de terre, en l'altérant : ce recouvrement empêche que les murs respirent. Cette opération de recouvrement est analogue à l'artificialisation des sols agricoles. La terre est bien là, mais sous chape. Si dans les outre-mer, l'habitat vernaculaire en torchis a été en très grande partie décimé, ce n'est pas le cas de l'Hexagone où la construction en terre, bien que fortement détruite, est présente aussi bien dans les centres-villes historiques que dans les faubourgs et les campagnes. Une première estimation évalue le patrimoine en terre crue à 15 % du bâti hexagonal[2] et dans certaines communes rurales, à plus de 80 %. Mais encore faut-il savoir qu'on vit « dans de la terre ».

Comment s'est opérée la « production d'ignorance[3] » ?

Une première opération d'éloignement a consisté à séparer la terre à nourrir (agriculture) de « la terre à bâtir[4] » qui sert à maçonner. On pourrait également parler de « terre à vêtir » (la terre qui nourrit les plantes et les animaux avec lesquels nos vêtements sont fabriqués). Les peuples

autochtones et les sociétés paysannes-artisanes s'activent à régénérer le sol pour ces trois besoins primaires. C'est ce rapport cyclique au bâtiment que nous avons perdu dans les Nords et les mégalopoles. Si des artistes des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles pouvaient encore peindre des bovidés ruminant l'herbe au pied de chaumières en ruine dont la terre redevient humus nourricier, on imagine mal aujourd'hui des vaches laitières pâturer un parking amianté. Cette bascule anthropologique est importante : durant des millénaires, l'acte de bâtir et de se nourrir participait du même métier de vivre en synergie avec un biotope. Cette évidence s'est perdue en moins de cent ans.

Une autre métamorphose importante a eu lieu : le changement climatique est lié à certaines activités humaines dont celle de construire des bâtiments et d'y vivre – responsables de 40 % des émissions de gaz à effet de serre – de l'extraction des matériaux à l'usage du bâti[5]. Des épisodes météorologiques extrêmes en constituent la manifestation la plus visible mais il importe d'en pointer une autre : le ciment, le plastique, les structures de béton et les fenêtres étanches ont transformé le climat intérieur. Les matériaux comme la terre crue qui ont le pouvoir de stocker la vapeur d'eau sans moisir et de la restituer quand il fait plus sec ont été massivement remplacés par des matériaux étanches, créant un dérèglement important qui n'a pas seulement touché notre perception du chaud et du froid. Le bâtiment est notre troisième peau, après la deuxième

peau du vêtement, qui l'une et l'autre prolongent notre épiderme en régulant les températures, la transpiration, en augmentant nos résistances à l'eau, à la chaleur[6]. Penser le changement climatique à partir de la terre crue oblige à reconsidérer les injustices environnementales à l'aune de l'inégale distribution des matériaux qui permettent de réguler les températures. Pour les plus aisé·es, le chauffage central et la climatisation viennent parer à l'inconfort du béton. Mais que se passe-t-il pour les autres qui n'ont pas les moyens énergétiques de se chauffer et se rafraîchir ? Il importe d'écrire par classe sociale, mais aussi entre colons et colonisé·es l'histoire de ces perturbations atmosphériques intérieures – dans les corps, les maisons. Que l'enveloppe du bâti et du vêtement ait été la cible d'un reformatage industriel complet dans les Nords pèse lourd dans notre contact avec le monde environnant. Peut-on se soucier de la Terre quand on ne touche plus la terre à bâtir, quand on n'est plus touché par elle ?

Se met en place une aliénation au sens de Marx, qui consiste à devenir étranger aux matérialités produites et consommées sans plus percevoir cette étrangeté comme étrange. Nous ne savons plus qui fabrique avec quoi nos vêtements et nos habitats. Dans l'installation du capitalisme, cette étrangeté banalisée joue un rôle pivot : le tissu peut parcourir de longues distances, en provenant de plantations en monoculture dans des colonies esclavagistes. Le « plantationocène[7] » se perpétue avec des multinationales

délocalisées dans les pays du Sud qui produisent des matières synthétiques. Pour les matériaux de construction, la déterritorialisation s'opère sur des distances plus courtes, y compris dans la colonisation : le BTP moderne n'a pu massivement concurrencer les matériaux locaux que quand a été créé un maillage de carrières de granulats et de cimenteries qui limitent les transports. La destruction des biotopes et la toxicité des poussières sont gérées par voie de ségrégation spatiale et socioprofessionnelle. Les populations privilégiées se préservent du contact direct avec la laine de verre, le fibrociment amianté et n'habitent pas au pied de carrières, broyeurs et fours.

Le recouvrement de la mémoire de la terre s'organise aussi très concrètement par l'enfouissement des déchets du BTP dont le devenir nous touche à peine à l'échelle quotidienne. C'est en combinaison et masque que se désossent les carcasses des immeubles dans des chantiers interdits au public[8]. Nous entendons tous les jours des informations alarmantes sur les effets de la climatisation sur le réchauffement climatique et la pollution de nos domiciles, mais quand il s'agit de nous loger et de faire des travaux, on met de côté nos préoccupations environnementales.

Ce n'est pas ce processus de prédation, destruction et remplacement par les matériaux industriels qui va nous intéresser ici, car il a déjà été retracé au scalpel[9], mais l'histoire – à éclipse – de ce qu'il est difficile d'éclipser, à savoir la terre, plus précisément, en termes géologiques, l'horizon B

avec du liant argileux, qui se trouve sous l'humus (l'horizon A). Une autre manière de lire l'histoire de la modernisation du bâtiment est de sortir du paradigme du terrassement pour mettre en lumière des persistances dans la lignée de l'anthropologue Andrea Lissett Perez Fonseca[10]. Les maçon·nes ont usé d'un mode d'expression assez durable : fabriquer des murs en terre dont une partie tient encore debout. C'est dans la matière qu'a été déposé pour les générations futures ce savoir-faire géodiversifié.

La persistance se trouve également dans le sol lui-même. Au rebours des parcelles agricoles qui ont fait l'objet d'un accaparement foncier aux mains d'une minorité d'agriculteur·ices, les gisements de terre crue ne sont pas aux mains de grandes firmes. En France, 90 % des sols contiennent de l'argile, les cimentiers et briquetiers ne sont pas parvenus à imposer le ciment en additif et les équipementiers n'ont pas inventé de machines spécifiques pour la terre crue. La construction en terre n'est pas inféodée à des grands groupes qui exploiteraient dans l'ombre ce travail de populations précaires et immigrées, comme c'est le cas dans les grands chantiers du BTP ou l'arboriculture agro-industrielle.

D'avoir été laissé sur le bas-côté de l'autoroute du « progrès » et de la fabrique en usine, c'est avoir un coup d'avance au XXIe siècle. Telle est la conviction d'une partie des artisan·es maçon·nes qui ont résisté face au rouleau compresseur de l'industrie selon des modalités à étudier de

près. Ce terme est à comprendre dans son double sens de résistance humaine[11] mais aussi de résistance mécanique du matériau qui traverse les âges. On parlera plus généralement de persistance pour désigner à la fois les luttes frontales et feutrées tenues sur la longue durée, qui s'expriment aussi à coups de murs qui tiennent[12].

Les constructeur·ices en terre se sont frayé une voie singulière en maintenant un artisanat qui revendique de prendre soin du bâti en mettant en œuvre une matière qui n'a pas de prix. Leur manière de se présenter est significative : à la question type « Tu travailles dans quel secteur du BTP ? », il est répondu communément « *Dans* la terre ». Pour éviter que s'opère une confusion avec la terre cuite, il est aussitôt précisé « Dans la terre *crue* ». Puis l'adjectif est redoublé : « La terre *crue-crue*. » Cette insistance renvoie à une vigilance technique – qui affirme une politique affirmée : il est possible de construire en terre durablement sans y ajouter du ciment ou de la chaux – autrement dit des « liants hydrauliques[13] » censés durcir la terre, sans abîmer les corps de celles et ceux qui les extraient, les concassent, les brûlent, les mettent en œuvre. Dans le « milieu de la terre », pour ne pas faire de hiérarchie entre maçon·nes, autoconstructeur·ices, ingénieur·es, architectes, bureaux d'étude, de contrôle, urbanistes qui se préoccupent de tenir le cap de la terre crue, le terme de « praticien·nes » a été choisi. Les praticien·nes se qualifient aussi humblement de « terreux » et « terreuses ».

Nous avons beaucoup à apprendre du rapport des terreux·ses à la terre pour qui ce n'est pas un matériau comme les autres. C'est une matière première qui résulte d'un milliard d'années de fusion, d'érosion, de glaciation, de fractionnement de roche, d'émergence de montagne, de frottement et d'usure par le vent, les fleuves, le froid, le chaud, le sec, la pluie. Les terreux·ses ne peuvent pas oublier que la terre abrite différentes formes de vie, nourrit des plantes indispensables à notre atmosphère, absorbe une partie de la chaleur solaire qu'elle nous rend la nuit. Les terreux·ses savent qu'aucune terre ne se ressemble et qu'il n'y a pas de « recettes » toutes faites, qu'il peut y avoir différents filons de terre sur une même parcelle. Les terreux·ses veillent à mettre le bon mélange de terre au bon endroit du bâti, à ce que la ressource ne soit pas polluée, puisse être réemployée quand le bâtiment aura fini son cycle de vie. Ce mode de construction, c'est une danse avec la terre meuble sur le chantier, c'est aussi une lutte qui se mène à bas bruit sur le terrain professionnel, réglementaire, scientifique, militant.

C'est une question de justice sociale et environnementale. Les constructeur·ices en terre ne dissocient pas le matériau de son accessibilité et de sa gratuité, de sa capacité à fournir aux plus modestes des habitats bioclimatiques, durables, autoréparables. Il y a urgence à ce que nous devenions toutes et tous des praticien·nes de la terre crue. Cette injonction peut sembler relever d'une priorité lointaine : on peut se dire qu'après tout, la terre est toujours là sous nos

pieds, qu'elle nous attendra quand on aura épuisé les gisements de sable pour faire du béton. Cette matière semble inépuisable, en capacité de porter le poids de nos routes, de nos pistes d'atterrissage, de nos mégalopoles. Elle a déjà encaissé et ruminé tant de ruines, de détritus et de cadavres. Elle semble si immensément forte qu'il nous est au fond assez difficile de concevoir que nous puissions la maltraiter irrémédiablement.

Il en va aussi de notre condition terrestre. Pour la première fois depuis l'histoire de l'humanité, nos maisons, nos villes ne vont pas composter. Le sol va devoir absorber du béton imputrescible, des murs en plâtre couverts de silicone, des mousses isolantes en polyuréthane, des panneaux de bois agglomérés, du mobilier en résine synthétique. Le temps des maisons comestibles est très loin derrière nous. Gorgées de molécules toxiques, elles sont devenues des bombes à retardement.

En ces temps sombres, il est réjouissant de s'arrimer à un futur habitable qui ouvre des perspectives infinies. La terre argileuse est une matière malléable, en capacité de passer par tous les états : toutes les techniques de terre crue peuvent repasser à l'état humide, plastique, visqueux et liquide, de sorte à être à nouveau mises en œuvre. Aucun produit chimique industriel ne peut se prévaloir de concentrer autant de vertus. C'est du reste si vertigineux qu'il faut faire un effort conceptuel pour se figurer cette forme-là d'éternité qui va au-delà de la durabilité : la réversibilité de la matière.

Trou technique

Comme tout savoir dominé, nous manquons de traces, d'archives, de statistiques, de baromètres. On ne pourra pas faire le décompte du nombre de mètres cubes de bâti en terre crue qui sont rasés annuellement par des bulldozers comme c'est le cas pour les hectares de surface agricole artificialisée. Sans surprise, il y a plus de recherches, toute discipline confondue, sur le béton que sur les matériaux dits « biosourcés » (issus de la biomasse comme la paille, le chanvre) et les matériaux dits « géosourcés » (la terre crue et la pierre), et davantage de recherches en sciences dures sur la terre crue qu'en sciences sociales. L'archéologie et l'histoire sont plus avancées que la sociologie et l'anthropologie, illustrant dans cette hiérarchie académique que le sujet n'est pas d'actualité. Ce livre a vocation à susciter de nouvelles enquêtes, à changer le rapport au sol, aux matériaux, à l'urbanisation, au « confort moderne », en mettant au centre du récit un tas de terre – qui n'a rien de brut et de simple.

Voici quelques éléments de repérage entre la bauge, les adobes, le pisé, le torchis et la terre allégée, à compléter avec le jeu illustré à la fin du livre. Chaque embranchement dessine une politique. Première distinction importante, il y a tout d'abord les matériaux crus (pierre, bois, terre) et cuits (chaux, ciment, béton, brique cuite, acier). Parmi les

matériaux cuits, il y en a qui sont plus carbonés que d'autres, avec plus ou moins de granulats, le ciment et le béton se trouvant au sommet des dégradations environnementales. Il ne s'agit pas d'exclure tous les matériaux carbonés mais de les réserver à des usages précis : un enduit de chaux aérienne permet par exemple de protéger les murs en terre des intempéries, tout en restant perméable à la vapeur d'eau.

Autre distinction, il y a les techniques porteuses, permettant d'ériger des murs porteurs pour faire des étages, et les techniques non porteuses. Au XXIe siècle, c'est un enjeu majeur de savoir faire des murs porteurs pour éviter l'étalement urbain. À l'heure de la décarbonation et de la lutte contre l'artificialisation des terres, il est également important que ces murs porteurs ne soient pas exclusivement en béton-acier, que cette portance ne soit pas excessive (entraînant un surcroît de matériaux inutiles). Parmi les matières crues, notre bon sens architectural nous permet de classer sans hésiter l'agencement de pierres et de poutres en bois du côté des matériaux porteurs. Il faut être en revanche familier de la terre crue pour énoncer sans hésiter les trois techniques porteuses dans ce mode de construction : les adobes (de l'arabe *aṭ-ṭūb*, brique de terre séchée, devenu adobe en espagnol), la bauge (du même nom que la couche des sangliers) et le pisé (du latin *pinsere*, piler).

Selon les définitions données par le « Guide des bonnes pratiques de la construction en terre crue » (2020)[14], les adobes ou briques de terre crue sont des briques non cuites, qui

sèchent à l'air et au soleil, dont le liant principal est l'argile et dont la masse volumique est supérieure à 1 400 kg/m^3. La bauge, c'est de la terre crue, amendée ou non en fibres (paille ou autre végétal ligneux), mise en œuvre à l'état plastique pour élever directement un mur, dans la mesure où la masse volumique reste supérieure à 1 300 kg/m^3. Le pisé est une technique de mise en œuvre de terre crue à l'état humide (généralement sans éléments végétaux), mise en place par couches de hauteur régulière dans un coffrage rigide et stable (qui sera par la suite ôté), en procédant à un compactage dynamique régulier, ou damage, exercé à l'aide d'un outil manuel ou pneumatique. Entre ces trois techniques se trouve tout un spectre de cas intermédiaires, difficilement classables. Nous ne cessons de découvrir l'inventivité humaine en ce domaine.

Dans ce combat pour démarchandiser, démocratiser et se réapproprier notre peau de terre, les techniques non porteuses sont également essentielles : le torchis et la terre allégée permettent de faire des murs extérieurs, des cloisons intérieures, des sols, des plafonds, également très résistants et isolants sur le plan thermique et phonique, du fait d'une haute teneur en fibre. Ce n'est pas un petit détail quand on connaît le poids du chauffage dans les dépenses des ménages, l'importance de l'insonorisation dans les logements exigus, le coût carbone de la production de placoplâtre, de ciment et d'air climatisé. Le torchis désigne toutes les techniques de terre crue mélangée à de la fibre qui remplissent ou

garnissent les intervalles d'un pan de bois (ou autre type de matériau porteur). On peut réaliser en torchis des murs, mais aussi des plafonds, des planchers, des rampants. Cette technique est repérable en Europe dans les centres-villes médiévaux avec des maisons à colombages.

La terre allégée par des fibres végétales est une autre technique non porteuse inventée au XX^{e} siècle. Elle permet de répondre aux exigences de performance thermique et phonique du bâti. La terre allégée est composée d'une matrice argileuse enrobant des granulats végétaux ou minéraux, ayant généralement une densité allant de 200 à 1 200 kg/m^{3}. Les mélanges fibreux sont soit coffrés, soit projetés, soit moulés (panneaux ou blocs).

Parmi les techniques de maçonnerie, il ne faut pas oublier les sols en terre battue, les bancs, les fours, les poêles, ainsi que les mortiers de terre qui permettent de jointer des briques et des pierres.

Une autre distinction permet de différencier les techniques : il y a le gros œuvre et le second œuvre. La terre a la particularité de pouvoir se trouver à toutes ses étapes. Mais une seule technique ne se trouve qu'en finition. Il s'agit des enduits qui constituent une couche de parement plus ou moins épaisse selon les besoins (esthétiques, correction thermique). Ils peuvent contenir aussi de la fibre (paille, chanvre, lin), des incrustations (perle, céramique, objets), créant un effet de paroi chaude au toucher, en plus d'être décoratifs. La peinture à l'argile et à la farine peut aussi

tout à fait utilement remplacer les peintures industrielles qui comptent des COV (composés organiques volatils), en jouant sur la palette large des pigments minéraux.

Ces précisions techniques peuvent sembler accessoires au lectorat non architecte, non maçon·ne, non charpentier·e, non ingénieur·e et non bricoleur·se. Mais c'est de consommation d'eau, de bois d'œuvre, de coproduits agricoles, de déchets biodégradables, de santé publique, de relocalisation des flux de matières, d'organisation du travail – bref de « l'habitabilité[15] » de notre planète dont il est question. Avec la terre, il est possible de bâtir en ne perdant jamais de vue le sol et l'horizon des communautés terrestres.

Deux choix s'ouvrent à vous. Soit vous commencez ce livre par la fin, vous prenez une paire de ciseaux, vous découpez et lisez les vingt dernières pages qui comportent 42 cartes à jouer, soit vous poursuivez la lecture et nous allons vous faire progressivement entrer *dans* la terre.

Dans le premier chapitre, nous remonterons le temps, du Néolithique à la période moderne, en désorientant l'ordre des évidences architecturales en partant du point de vue des maçon·nes qui identifient à chaque tournant historique et anthropologique des architectures de terre et des artisan·es qui résistent, nous obligeant à interroger le primat accordé aux monuments en pierre dans notre lecture de l'histoire. Le second chapitre interrogera le processus de colonisation à l'aune du sort réservé à la terre à bâtir – tant pour les populations colonisatrices que colonisé·es, en mettant

en évidence parmi les techniques coloniales d'emprise le traitement au ciment de la construction en terre. Le troisième chapitre explorera les embranchements pris et non pris depuis la Seconde Guerre mondiale jusqu'à la période contemporaine en pistant les modalités singulières de persistance du format artisanal en pleine société de consommation fortement réglementée, en entrant dans le détail de la constellation polycentrique que forment les terreux·ses. Le quatrième chapitre plongera au cœur de l'intensité des chantiers avec la terre à bâtir qui danse sous nos pieds, dans nos mains, en mettant en évidence l'importance de cumuler une approche anthropologique en termes d'ontologie du sol, de régime de perception, et une sociologie féministe du travail de distribution de toutes les tâches. Pour finir, nous mettrons à disposition une politique du bâtir (suivie de propositions terre à terre, qui vont de 0 à 5 mètres, de 5 mètres à 20 kilomètres, de 20 kilomètres à 100 kilomètres et 100 kilomètres et plus) et d'un jeu de cartes.

Pour poser ces jalons, nous avons mis en commun nos plumes, nos outils de travail, nos expériences en écrivant à six mains, enchevêtrées à d'autres[16]. Nous avons tous trois participé au groupe de travail terre crue issu du Grenelle de l'environnement (2012-2018) et nous sommes membres actifs du Projet national terre crue (PN) depuis sa création en 2021. Geneviève Pruvost, directrice de recherche au CNRS, est sociologue du travail et du genre, spécialiste du mode de vie écologique, des sociétés rurales, des métiers de

subsistance et de l'écoféminisme. Elle coanime l'axe socio-culture du PN terre crue. Elle a hébergé plusieurs chantiers participatifs en terre crue. Alain Marcom est maçon à la retraite : après cinq ans de maçonnerie conventionnelle, il a œuvré quarante ans dans la terre crue, en tant que maçon dans une Scop d'écoconstruction et militant pour la terre crue via l'Association régionale de l'écoconstruction du Sud-Ouest (Aréso), la Confédération terre crue en tant que représentant de la Fédéscop et au PN terre crue en tant que membre du bureau exécutif. Aymone Nicolas est artisane et chercheuse : elle a grandi en Afrique du Nord et de l'Ouest, elle a fait une thèse en histoire de l'architecture du XX^{e} siècle, elle a bifurqué en se formant à la terre crue dans une Scop d'écoconstruction. Elle anime des formations, des chantiers participatifs, milite à la Confédération terre crue en tant que représentante d'Aréso. Elle coanime l'axe socioculture du PN dont elle est membre du bureau exécutif.

1.

DÉCOUVRIR LA TERRE CRUE ENSEVELIE

C'est en adoptant les regards des maçon·nes que nous allons relire les travaux préhistoriques et historiques, pour parler du futur de la terre. Les praticien·nes de la terre sont coutumiers de ces sauts temporels, en se référant aussi bien à une grange anonyme du XIX^e^ siècle en pisé qu'à une cité mésopotamienne en adobe. Ces références témoignent d'une expérience concrète de continuité : les maçon·nes ont été mis à contribution par les archéologues pour faire de l'archéologie expérimentale. Les gestes techniques ont traversé le temps, l'espace, parfois intacts, créant des complicités cosmopolites.

Plonger dans le Néolithique jusqu'à la période de l'industrialisation pour parler de l'avenir de la terre n'est donc pas un détour, encore moins un retour en arrière. Il faut prendre ce geste spiralaire très au sérieux. Un certain nombre d'idées reçues en termes de progrès technique et de hiérarchies sociales, genrées seront déconstruites : au présupposé de

techniques mineures, négligeables, pauvres et archaïques sera opposé l'argument d'un phénomène planétaire majeur.

L'éclipse progressive de la construction en terre sera retracée comme une énigme, pour comprendre comment des évidences techniques se renversent. À l'instar des recherches de François Jarrige sur « la ronde des bêtes » qui accompagne l'industrialisation, il s'agira de comprendre comment l'usage de la terre sous nos pieds a pu être minoré, déqualifié, tout en continuant à être utilisé. Raconter l'éclipse progressive de la construction en terre sans qu'elle disparaisse permet de sortir d'une histoire centrée sur les techniques et « matériaux hégémoniques[17] » et de se départir de son prisme, consistant à considérer l'ancien système sociotechnique comme archaïque[18]. Dans le sillon des historien·nes de l'environnement qui en appellent à faire une histoire désorientée, nous déplacerons le centre de gravité : les techniques de terre crue pèsent lourd dans l'histoire de l'humanité. Comment est-il possible d'écrire l'histoire de la sédentarisation, de l'urbanisation, des résistances paysannes et ouvrières sans écrire l'histoire de l'architecture de terre ?

Cosmopolitisme des terreux·ses

Avant de dérouler ce grand récit de la construction du point de vue des terreux et terreuses, il importe de comprendre de quel milieu on parle. Pour qui présuppose

que ce secteur du BTP est strictement régional, grande est la surprise de voir surgir dans les Nords une galaxie de maçon·nes et d'architectes dont le parcours de vie est jalonné de séjours au Maroc, en Allemagne, au Mali, au Mexique, pour ne citer que quelques pays. Il ne s'agit pas seulement de découvertes touristiques sac au dos, mais d'une pratique professionnelle : participer à des programmes européens et internationaux de construction de logements ou d'équipements publics, réhabiliter des sites classés par l'Unesco, collaborer à des recherches archéologiques font partie de l'engagement dans la terre crue.

Comment expliquer ce cosmopolitisme ? Il faut remonter aux points de rupture dans la transmission de ces techniques pour comprendre ces circulations transnationales. Les premières bascules importantes – les plus fréquemment évoquées par les constructeur·ices en terre – sont les deux guerres mondiales. La guerre de 1914-1918 a vu la construction en terre confirmer son utilité quand il fallait étayer les murs des tranchées, mais elle a enterré toute une génération. Puis la Reconstruction à l'issue de la Deuxième Guerre mondiale a accéléré la perte de connaissance. Les métiers artisanaux ont été concurrencés par la préfabrication industrielle. La maçonnerie, la menuiserie, la couture, la boucherie, la menuiserie ont dû faire face à une demande de plus de logements, de meubles, de vêtements, de viande. Le prêt à poser, à porter, à manger ont gagné la partie. Ivan Illich l'a martelé dans les années 1970 en dénonçant le pouvoir de « professions

mutilantes » qui remplacent des métiers manuels, du Nord au Sud, par des savoirs d'ingénierie et d'architecture. C'est un rouage fondamental de l'industrialisation qui repose sur la disqualification des savoir-faire vernaculaires et une perte d'autonomie des artisan·es qui perdent l'accès aux matières premières[19].

Les maçons de métier résistent à passer le certificat d'aptitude professionnelle jusqu'en 1945, privilégiant l'apprentissage par expérience mais le diplôme est uniformisé sous le régime de Vichy. Le CAP, aussi critiqué soit-il par les gens de métier, s'est imposé au fil des décennies. Les maçons sont « emportés par la vague de scolarisation[20] » – mais pas n'importe laquelle : ciment, béton, parpaing, placoplâtre sont les grands gagnants. Il n'y a plus de cours dispensés sur la terre crue en France. Alors que dans de nombreuses zones rurales des Suds, construire en terre continue d'être banal, la chaîne de transmission par des entreprises de maçonnerie familiales est interrompue au début des années 1970. De même qu'Henri Mendras a parlé de la « fin des paysans[21] », on peut parler de la fin du temps des maçon·nes vernaculaires – ces autres gens de la terre. Cette disparition silencieuse est un trauma pour les terreux·ses, très différent des agriculteur·ices qui peuvent puiser dans le souvenir de grands-parents avec des chevaux de trait, un poulailler, un verger et des histoires de résistance aux tracteurs, aux emprunts, aux engrais azotés.

Dans les années 1970, la redécouverte de la construction en terre ne se fait donc ni dans les campagnes, ni dans les faubourgs populaires mais dans le « tiers-monde ». Pour échapper au tout-béton des cités-dortoirs, de jeunes architectes, des militant·es écologistes cherchent à « construire avec le peuple ». L'ouvrage de l'architecte antimoderniste égyptien Hassan Fathy paru en 1970 a un immense succès : il y parle de la construction d'une ville nouvelle en terre à Gourna[22]. En 1978 est publié l'ouvrage *Archi de terre*, puis en 1979 *Construire en terre*[23] – date à laquelle est créée l'association CRAterre qui deviendra un laboratoire d'architecture et lancera en 1984 le premier diplôme de spécialisation et d'approfondissement en architecture de terre à l'École nationale supérieure d'architecture de Grenoble. Un an plus tard, au centre Georges-Pompidou, l'architecte Jean Dethier qui a exercé en tant que coopérant civil au Maroc conçoit l'exposition *Des architectures de terre, ou l'avenir d'une tradition millénaire*, qui tournera dans plusieurs capitales du monde, dans 150 villes de France, comptant au total trois millions de visites[24].

Durant la vague hippie, des étudiant·es se lancent dans un tour du monde, en quête d'« architecture sans architecte[25] ». L'enquête menée par la sociologue Victor Villain sur les pionniers du renouveau de la construction à cette époque atteste de l'importance des séjours dans un pays étranger, que ce soit l'exercice du service national en coopération dans un pays en voie de développement ou dans

le cadre professionnel où les voyages « faisaient partie des conditions d'exercice de l'activité[26] ». Ce sont donc auprès de traditions maçonnes extra-européennes que s'informent les néoconstructeur·ices en terre. Le pli est pris : c'est un milieu professionnel et militant doté d'une solide culture sur l'histoire et l'état de la construction en terre dans les Suds.

Cet intérêt pour la culture des populations autochtones et des sociétés paysannes n'est pas propre au milieu de la terre crue. C'est un trait majeur des écologistes qui vivent en zone rurale, issus majoritairement des classes moyennes éduquées pour qui la redécouverte de pratiques de subsistance lors d'un voyage constitue une étape importante de la trajectoire d'écologisation. Les modes de vie traditionnels sont réévalués à l'aune de l'autonomie, de l'ingéniosité, de l'hospitalité, de l'entraide qu'ils offrent[27]. Les cartes de la hiérarchie des savoirs s'en trouvent rebattues, même si comme on le verra, la patrimonialisation des sites en terre est loin d'être exempte de relations coloniales.

Écrire l'histoire du point de vue des praticien·nes de la terre crue des Nords, c'est donc à la fois ressusciter des murs érigés par des maçons anonymes dont le savoir-faire a été disqualifié mais aussi adopter le regard d'un milieu professionnel composé de maçon·nes, d'architectes et d'ingénieurs qui ont embrassé cette cause, et ajouté leur voix propre aux voix vernaculaires.

En finir avec une lecture évolutionniste

Les terreux·ses se battent tout d'abord contre l'évolutionnisme qui hiérarchise les sociétés en fonction des techniques et des matières : le régulier perpendiculaire l'emporterait sur la courbe dissymétrique, le cuit sur le cru, le dur sur le mou ; les bâtiments nobles seraient plus remarquables que des granges. Ces partitions binaires sont très installées dans la lecture anthropologique des civilisations, nuisant à la compréhension de la spécificité de l'architecture de terre.

Le fameux ouvrage de l'ingénieur militaire et architecte Vitruve, *De Architectura* (entre 25 et 30 avant notre ère) est une référence incontournable en ce qu'il reconnaît la construction en terre. C'est le seul traité d'architecture de l'Antiquité gréco-latine qui nous soit parvenu complet, accompagnant depuis le XV^e^ siècle la formation des architectes. Autant dire que l'influence de cet ouvrage est majeure.

Vitruve fait un historique de l'architecture qui lance un topos : première étape, la terre est une technique d'architecture originelle inspirée du savoir animal. Après avoir habité dans des cavernes, les premiers êtres humains firent « des abris avec des feuillages, d'autres de creuser des grottes au creux des montagnes, quelques-uns, imitant la manière dont les hirondelles bâtissent leurs nids, de se faire un refuge avec de la boue et des branchages ». Deuxième étape : ce savoir est appelé à se perfectionner. Tout d'abord, les premiers

humains « commencèrent par dresser des pieux fourchus, y entrelacèrent des branchages et recouvrirent de boue ces parois. D'autres maçonnèrent des murs avec des blocs de boue séchée et un chaînage de bois, et ils les recouvraient de roseaux et de feuillages pour se protéger des pluies et des fortes chaleurs[28] ». Vitruve érige le moulage géométrique de brique de terre crue en troisième étape pour passer de la « vie sauvage et rude » à la « civilisation »[29].

Point remarquable à noter, la cuisson n'est pas posée comme déterminante. Vitruve consacre deux pages aux briques crues (*laterum*) dont il décrit dans le détail la confection, la taille, la saisonnalité de production, le temps de séchage pour durer dans le temps[30]. Ce texte est encore d'actualité : les maçon·nes et archéologues contemporain·es constatent que des bâtiments en adobes du XIX^e^ siècle ont des briques de même format que celles préconisées par Vitruve. Pour autant, ce chapitre est bref par rapport aux deux livres dédiés à la pierre dans *De Architectura*.

La première hiérarchie qu'il faut destituer pour comprendre la construction en terre, c'est l'idée que la pierre serait l'unique matériau noble et dur tandis que la construction en terre serait archaïque et fragile – le matériau du pauvre, du primitif, une étable, une grange. Réévaluer la construction en terre implique d'opposer des contre-exemples à la suprématie du « dur comme la pierre » en commençant par écorner l'évidence de la pétrification de nos monuments : la construction en terre peut être monumentale.

Commençons par les dolmens de la façade atlantique en Europe : au prix d'un travail collectif colossal, ces pierres levées défient le temps. Or en Espagne et en France ont été découverts des dolmens recouverts d'une enveloppe d'argile, de mottes de gazon, avec des briques façonnées à la main, de terre et galets : « Serions-nous passés à côté de quelque chose d'important dans nos connaissances sur les mégalithes[31] ? » Il en est de même pour l'histoire des places fortes qui sont associées dans nos imaginaires à des blocs de pierre : les premiers châteaux étaient édifiés sur motte de terre. Des fortifications médiévales qui subsistent encore aujourd'hui sont également en terre[32]. Les descriptifs touristiques et savants, quand ils reconnaissent le phénomène, le dévaluent : ils n'hésitent pas à présenter comme « grossiers » les 2 000 mètres de remparts de l'Alhambra, construits par la dynastie arabe des Nasrides il y a plus de huit cents ans.

La terre ne doit pas seulement être réhabilitée dans sa fonction défensive, elle permet d'édifier de grandes et petites villes d'une longue durée. La « ville » de Çatal Höyük, fondée 8 000 ans avant notre ère dans l'actuelle Turquie, est un village[33] qui pouvait accueillir jusqu'à 5 000 personnes dans des petites maisons de brique crue avec des enduits richement décorées. La cité fut habitée durant deux millénaires. L'oasis de Ghadamès en Libye avec ses murs en pisé, en adobes, ses toits-terrasses, sa ventilation naturelle, sa peau d'argile rafraîchit ses habitant·es depuis deux mille ans. La ville précolombienne de Chan Chan (occupée du IXe au XVe siècle)

en adobes au Pérou dispose d'un dispositif antisismique qui force l'admiration : la stabilité des constructions est renforcée avec des murs plus larges à la base et des joints de dilatation libres de mortier. La ville de Shibam au Yémen, surnommée la « Manhattan du désert », a 500 immeubles en adobes qui montent jusqu'à sept étages depuis le XVI^e^ siècle. Le palais tibétain du Potala à Lhassa trône à 3 700 mètres d'altitude depuis cinq siècles. Il est en pisé.

Notre vision architecturale du pouvoir (religieux, noble, bourgeois) se trouve également prise dans l'idée que la pierre de taille aurait toujours été un marqueur de richesse. Or dans le bassin rennais, au Moyen Âge, du fait de l'abondance de bois et de l'absence de pierre, de riches maisons de campagne et de ville ont été édifiées en torchis, le pan de bois étant un signe d'aisance[34]. Au XVIII^e^ siècle sur les coteaux lyonnais où la pierre est rare et la terre graveleuse, on trouve des châteaux en pisé édifiés par les bourgeois des villes qui se font construire sur les hauteurs de belles demeures qui dominent leur domaine.

L'argument de l'absence de pierre invite néanmoins à penser que ces édifices en terre l'ont été faute de mieux ou du fait d'une certaine qualité de terre à un endroit précis. Or au XVII^e^ siècle, en Haute-Bretagne, des nobles se sont fait construire des manoirs en bauge, plutôt qu'en pierres, également abondantes sur le site. Pourquoi ? Ces manoirs en terre présentaient l'avantage d'être construit plus rapidement et à moindre coût, étant donné le prix du bois, tout en étant

de bonne proportion. Ce qui permettait à la petite noblesse de se distinguer des maisons de laboureurs et de rester dans la continuité d'un bâti imposant traduisant leur rang. Il n'est pas exclu non plus que le confort hygrothermique de la terre ait pu jouer : « Si la terre n'avait pas été un matériau de bonne qualité sanitaire, on peut penser que cette structure architecturale n'aurait connu aucune pérennité[35]. »

Le jugement sur l'impératif civilisationnel d'une planéité rectangulaire constitue une deuxième représentation structurante qui vient disqualifier les techniques de construction en terre. Construire en terre, c'est de fait ne pas craindre de maçonner des murs qui bombent, soit parce que c'est un parti pris de prévoir une base large qui s'affine en montant, soit parce que le mur joue. Les archéologues constatent de fait que même quand l'angle droit est maîtrisé, 9 000 ans avant notre ère, la brique circulaire continue d'être utilisée[36]. Vitruve privilégie cependant nettement l'option des briques crues et cuites qui permettent de faire des murs droits à angle droit incarnant un ordre architectural qui s'oppose à l'indiscipline des formes courbes et organiques. Or la construction en terre vient percuter ces préjugés : elle peut tout aussi bien être rectiligne que ronde. Pourquoi penser par ailleurs qu'une société humaine qui ne prend pas la peine de mouler la terre est moins efficace ? La terre est à ce point plastique que la planéité peut se faire pendant la mise en œuvre. C'est une économie de forces et d'outillage considérable.

Un troisième élément informe nos imaginaires, l'architecture de terre crue aurait le tort de n'être pas cuite : elle semble de ce fait plus « sauvage ». L'ouvrage de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss insiste sur cette partition structurante à partir de l'étude des mythes d'Indiens d'Amérique du Sud qui saluent l'invention de la cuisson en tant que moment pivot de sortie de l'état de nature : « En créant le feu de cuisine et en le faisant tomber sur la terre, les hommes […] créent un monde social, un monde civilisé, social, qui n'est pas le monde des catastrophes de l'état de nature[37]. » Reprendre ces catégories depuis la construction en terre invite cependant à regarder plus précisément la notion de « cuisson » chère aux anthropologues : dans les mythes, si le propre de l'être humain est bien de savoir allumer un feu, est-ce seulement pour la cuisine ou ce savoir doit-il s'étendre au bâtiment ? Qu'est-il dit du séchage par le pouvoir du soleil ?

Pour les archéologues, l'invention de la céramique cuite constitue un tournant majeur qui apparaît dix mille ans avant l'agriculture, environ 25 000 ans avant notre ère, mais force est de constater que l'idée de cuire un matériau pour faire des murs n'est apparue que très tardivement, seulement 4 000 ans avant notre ère. La généralisation des matériaux cuits, en passe de gagner la partie dans les pays du Nord au XXIe siècle est récente. Pour le socio-anthropologue Alain Gras, la modernité industrielle est la première société à fonder sa puissance sur la dépendance

au feu[38]. Le remplacement des énergies renouvelables (eau, vent) par la combustion du charbon, du pétrole, du gaz, la fission de l'uranium constitue une véritable rupture dans l'histoire des techniques et de l'humanité. C'est à cet embranchement que se situent les constructeur·ices en terre crue en pointant l'exceptionnalité de ce moment historique au regard de l'histoire de l'humanité : il n'est pas nécessaire de cuire tous les matériaux de construction pour se loger dignement et il est même possible d'économiser du chauffage en tirant parti des qualités hygrothermiques d'un mélange de terre et de fibres.

Mais rien n'est moins simple que de mettre en avant les atouts du cru quand toute l'histoire de l'art et des techniques baigne dans la fascination pour le cuit. On ne compte plus les salles de musées qui donnent à voir des céramiques, occultant les objets ordinaires en terre crue : dans les salles funéraires des cités mésopotamiennes ont été retrouvés des crânes humains et de bovidés surmodelés d'une peau d'argile. La découverte spectaculaire des 8 000 soldats de terre cuite enterrés au III^e^ siècle avant notre ère dans le mausolée de l'empereur de Chine Shi Huangdi en cache une autre, plus rarement mentionnée : cette armée se trouve enfouie sous une immense pyramide de terre crue qui a aujourd'hui l'aspect d'un tumulus. Le cru enceint le cuit.

Un quatrième élément structurant de nos imaginaires évolutionnistes vient faire barrage à la compréhension de l'histoire de la construction en terre crue. C'est la difficulté

à concevoir l'usage de techniques appropriées et combinées avec art. Il faut sortir d'une vision linéaire du progrès qui voudrait que les techniques se remplacent les unes les autres du fait de la supériorité d'une technique sur une autre : l'arrivée de la brique cuite n'a pas impliqué l'abandon de la brique crue. Prenons le cas du four d'un tuilier de l'époque romaine à Beaumont-sur-Oise : bâti une vingtaine d'années avant notre ère, le four révèle un art très maîtrisé des briques de terre cuite, placées à des endroits de fortes contraintes mécanique, et des briques de terre crue qui constituent les deux tiers de la masse du four, qui bénéficie ainsi d'une importante inertie thermique, permettant une diffusion lente de la chaleur[39]. À Chypre, les études minéralogiques ont pu montrer que les adobes d'un village néolithique étaient composés de deux terres provenant de gisements différents, appliquées avec soin pour répondre à des besoins distincts[40].

Cet art de l'assemblage provient aussi d'un usage rationnel des matériaux en fonction de leur coût et des aménagements successifs. La maison du Sénéchal à Carcassonne – seule maison du XIV^e^ siècle dont la façade gothique en moellon a été conservée dans la ville basse – témoigne de cet art de l'économie : les murs sur le côté et à l'arrière sont maçonnés en « pains » de terre humide[41]. De la même manière, en Normandie, le torchis ou la bauge ont pu être mis en œuvre côté herbage tandis que la façade côté rue est en schiste ou granite[42].

Cette conception linéaire et progressive des techniques qui ignore leur coexistence concrète va de pair avec une cinquième représentation négative : la construction en terre constituerait une réponse artisanale aux contraintes naturelles du milieu, faute de mieux – et non un art de bâtir répondant à des logiques culturelles. Les constructeur·ices en terre qui rénovent d'anciennes maisons en terre ne cessent pourtant de le vérifier : pourquoi des maçon·nes se sont ingénié·es à bâtir en pisé dans des endroits où la terre est grasse et sans cailloux ? La construction en terre, comme toutes les autres techniques, est tributaire de modes, de savoir-faire locaux mais aussi de maçon·nes qui voyagent et importent leurs propres techniques régionales, créant des isolats. C'est le cas de minorités allemandes de Bohême qui ont bâti des villages en Moravie avec une technique de pains de terre façonnés, posés en épi, avec des décors géométriques tracés à la main dans l'enduit frais. La technique s'est perdue quand les Allemand·es ont quitté ces villages en 1945 pour être reconstituée quarante ans plus tard par un maçon-archéologue tchèque qui l'enseigne désormais[43]. Le savoir-faire déposé dans les murs peut être réactivé, traverser les âges et les frontières.

Les constructeur·ices en terre ont tant de fois dû faire face à des exceptions qui confirment la « règle » d'une architecture de terroir que la notion de technique régionale est maintenant mise en doute. Des chercheurs ont par exemple trouvé en Normandie bien plus de bâtiments en

brique de terre crue qu'ils ne l'avaient au départ prévu[44]. Alors que dans les années 1980-2000 il semblait possible de dresser une carte du pisé en Rhône-Alpes, des adobes en Midi-Pyrénées, de la bauge en Bretagne, du torchis en Normandie et Alsace, il n'est aujourd'hui plus possible de proposer une cartographie aussi simple, ne serait-ce que parce que des bâtiments peuvent cumuler plusieurs techniques de terre.

Il en est de même de la notion de « tradition transséculaire » qui doit être employée avec précaution[45] : un bassin argileux ne garantit en rien la permanence de l'habitat en terre crue à toutes les époques. En témoigne l'enquête de Sandrine Ruefly et Carole Stadnicki sur le Bas-Quercy dans le Tarn-et-Garonne[46] : quelques briques crues moulées ont été découvertes dans des fouilles archéologiques au Ier siècle avant notre ère, apportées par l'invasion romaine, mais sans qu'il soit possible d'en inférer leur usage massif. C'est la bauge et le torchis qui sont privilégiés au Moyen Âge, notamment dans les villages pour « s'adapter aux contraintes parcellaires ». Puis les adobes se généralisent au XIXe siècle jusqu'aux années 1930, pour disparaître. L'architecte-maçon Adrien Aras-Gaudry montre également que le carreau de terre en Champagne a connu depuis l'Antiquité des éclipses et des regains[47]. En bref, il importe d'adopter une conception « possibiliste » du milieu physique et de parler de « milieu technique » dans la lignée de l'anthropologue et préhistorien André Leroi-Gourhan : une « tendance technique » dépend

certes de ressources naturelles, mais pour autant ces ressources ne la prédéterminent pas systématiquement[48].

Une sixième et dernière dichotomie vient grever le regard porté sur la construction en terre, c'est la partition entre le propre et le sale, le pur et l'impur – qui rejoint dans une certaine mesure la distinction entre le sec et l'humide. Cette distinction peut sembler bien étrange puisqu'aucune méthode de construction ne peut se prévaloir d'une absence de poussière ou de tache. Il n'empêche que la terre n'est pas n'importe quelle matière. C'est une matière première, molle, absorbante dans laquelle sont enfouis un certain nombre de déchets solides et liquides, animaux, végétaux qui se décomposent. Cette capacité, loin d'être mise de côté dans la confection de la terre à bâtir, concourt à la cohésion et l'imperméabilité du bâti. La macération du mélange de terre se retrouve du Mali à la Bretagne en passant par le Japon. Les maçon·nes ont chacun·e des recettes propres pour « laisser pourrir la terre[49] ». Tel n'est pas le cas du ciment, du plâtre, de la pierre impénétrable qui vont connaître tout un processus d'épuration pour finir en poudre fine dans un sac.

Pendant des millénaires, construire en terre, ce n'était pas toucher une argile pure et tamisée, comme c'est le cas aujourd'hui avec l'argile de carrière qui peut être vendue en sac avec des mélanges préformulés. C'était brasser de la terre excavée d'une fosse et potentiellement ajouter tout ce qu'on a sous la main de fibré comme en témoignent les fouilles des fortifications de Castelnaudary où les archéologues